

# Brisons les limites des disciplines pour voir le monde de façon plus réaliste

**TRIBUNE** - Les chercheurs Bernard Lahire, Arnaud Orain et Marc-André Selosse plaident pour la mise en place de ponts entre sciences sociales et sciences du vivant dans l'enseignement.

Les disciplines que sont les sciences du vivant, la sociologie et l'économie développent chacune leur savoir-faire et leur efficacité sur une facette du monde. Leurs liens sont souvent teintés d'indifférence, voire envenimés, dans les milieux universitaires, par une compétition pour les ressources. Il en résulte que notre société apprend à loucher : le monde qui nous entoure est unique, mais nous en construisons des visions indépendantes et porteuses de prédictions parfois contradictoires... donc en partie fallacieuses.

De nombreux auteurs ont observé que nos sociétés avaient oublié qu'elles faisaient partie intégrante du vivant, ce qui explique les crises environnementales et sanitaires qu'elles traversent. Or, l'interdisciplinarité entre économie, sociologie et sciences du vivant offrirait une image beaucoup plus nette de ce que nous sommes et de notre avenir.

Les biologistes découvrent que l'information génétique se transmet entre organismes qui coexistent. On pensait qu'elle se transmettait surtout des parents aux enfants : voilà qu'on démontre que des fragments d'ADN passent, par des mécanismes divers, d'un être vivant à l'autre, y compris d'espèces différentes. Mais, si les biologistes s'étaient intéressés à l'information culturelle, une autre information portée par le vivant, qui vient des parents et circule aussi entre individus, cela aurait-il été aussi inattendu ? La biologie doit prendre en main l'humanité comme source d'inspiration.

Les économistes *mainstream* intègrent l'environnement dans leurs modèles par le biais des prix et des services que rendrait la nature à la production de richesses et au climat. En s'intéressant aux sciences du vivant, ils apprendraient qu'il est impossible de dissocier un prétendu service rendu par telle ou telle entité non humaine, car de leurs interactions naissent des résultats supérieurs à la somme de ce qu'on leur attribue individuellement. Exemple, il est impossible de séparer les effets pollinisateurs des abeilles de l'action d'innombrables insectes, vers et autres micro-organismes des sols.

Si les économistes intégraient réellement l'écologie scientifique, leur discipline chercherait en permanence à décrire ces interactions entre satisfaction des besoins humains et non humains, au bénéfice de tous. Elle pourrait, par exemple, envisager l'effet d'une variation des taux d'intérêt sur les populations animales (la construction de logements et de routes que ces taux affectent a des effets sur les zones humides, les terres arables et les forêts qu'habitent ces animaux).

Il est de même crucial pour les sociologues de tenir compte du fait qu'*Homo sapiens* est issu d'une longue histoire évolutive, et que la vie sociale et la transmission culturelle précèdent de très loin son apparition. En faisant comme si tout, dans les sociétés humaines, était une affaire de construction culturelle arbitraire, nombre de sociologues sont victimes d'une théologie de l'autocréation culturelle de l'homme

DEPUIS  
DES DÉCENNIES,  
L'INTERDISCIPLINARITÉ  
EST UN GRAAL  
TOUJOURS  
ENCENSÉ,  
JAMAIS ATTEINT

par l'homme. Les connaissances produites en biologie évolutive ou en éthologie sur le comportement social des animaux non humains et les structures des sociétés non humaines n'ont cessé de faire varier la ligne de séparation entre humains et non-humains. Réinscrire l'histoire des sociétés humaines dans l'histoire du vivant, penser les interdépendances entre l'écologie, la génétique, l'épigénétique et le culturel, c'est se donner les moyens de faire progresser nos sciences de concert.

Nous proposons trois axes pour rendre nos formations plus interdisciplinaires. D'abord, dans l'enseignement secondaire, les programmes devraient contenir des thèmes à traiter conjointement par deux ou trois disciplines : la concurrence, le foncier et les terres, ou encore les questions de genre intéressent tout autant la biologie, l'économie et la sociologie. L'attention de tous les élèves, qui ont chacun une réceptivité variable à telle ou telle discipline, serait certainement plus soutenue et ils disposeraient d'une vue plus riche et complète du sujet.

Un deuxième axe serait de maintenir cette interdisciplinarité dans le supérieur. Pour cela, dans de nombreux cursus, du temps pourrait être économisé sur les matières dites « de sélection », enseignées bien au-delà de leur strict rôle dans les pratiques professionnelles. On devrait proposer des formations qui établissent des ponts entre sciences sociales et sciences du vivant. La transition écologique serait facilitée par l'existence de professionnels porteurs de l'ensemble de ces compétences.

Troisième axe, les chercheurs ne doivent plus uniquement relever des sillons creusés par chaque discipline. La qualification par le Conseil national des universités des prétendants interdisciplinaires est malaisée, comme en droit de l'environnement.

Depuis des décennies, l'interdisciplinarité est un Graal toujours encensé, jamais atteint. Les crises du climat et de la biodiversité, qui sont aussi des crises de l'humanité, font urgence. Brisons les limites des disciplines pour permettre aux générations suivantes de voir le monde de façon plus réaliste. Ce sera un premier pas pour leur donner une vision plus nette de ce qu'elles auront à affronter. ■

¶ Bernard Lahire, directeur de recherche CNRS, Arnaud Orain, directeur d'études à l'EHESS, et Marc-André Selosse, professeur du Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, et président de la Fédération BioGée